

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Knighton, David (1998) *Fluvial Forms & Processes. A New Perspective*. Don Mills, Ontario, Oxford University Press, 383 p. (ISBN 0-340-66313-8)

par Diane Saint-Laurent

Cahiers de géographie du Québec, vol. 43, n° 118, 1999, p. 148-158.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/022796ar>

DOI: 10.7202/022796ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

reste beaucoup à faire pour évaluer les nombreux paramètres nécessaires à la modélisation des changements environnementaux globaux. Les marges d'erreur sur les simulations sont encore grandes et certains résultats sont mêmes contradictoires. Ce qui est maintenant certain, c'est que l'homme, par ses actions modifiant les propriétés de l'atmosphère, de l'hydrosphère, de la biosphère et de la lithosphère (du moins de sa surface), a commencé à induire des changements dont la portée est planétaire. Aussi, la société étant un facteur de premier plan dans les changements environnementaux globaux, la géographie physique se doit de considérer plus concrètement les systèmes socio-économiques.

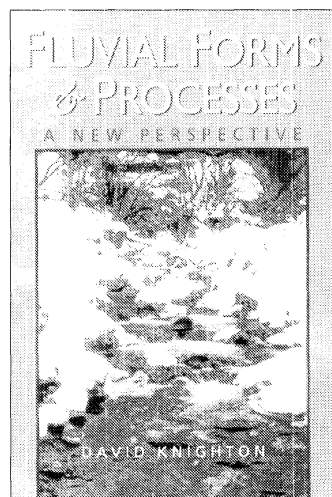
Physical Geography and Global Environmental Change n'est pas un précis de géographie physique. Plusieurs aspects de la biogéographie, de la climatologie, de la géomorphologie et de l'hydrologie ne sont qu'effleurés, voire passés sous silence. L'ouvrage porte sur les relations qui s'établissent entre les facteurs physiques régissant l'environnement planétaire, l'impact des activités humaines et les changements environnementaux globaux. Même s'il s'adresse d'abord aux praticiens de la géographie physique, ce volume intéressera également de nombreux autres géographes dans la mesure où l'environnement et les changements environnementaux globaux constituent une dimension essentielle de la problématique du développement durable.

Christian Bouchard
CASE, Département de géographie
Université Laval, Québec

KNIGHTON, David (1998) *Fluvial Forms & Processes. A New Perspective*. Don Mills, Ontario, Oxford University Press, 383 p. (ISBN 0-340-66313-8)

Les nouvelles connaissances concernant les rivières et les cours d'eau deviennent un enjeu majeur pour la gestion des ressources en eau, notamment dans la perspective du développement durable. La valorisation de cette ressource naturelle implique ainsi une analyse approfondie des mécanismes qui régissent les systèmes fluviaux, tant ceux des régions arides que ceux des régions humides ou tempérées. La deuxième édition du livre de David Knighton offre justement l'occasion de se familiariser avec le développement des nouveaux modèles hydrologiques, de plus en plus sophistiqués, et avec les nouvelles méthodes d'analyse concernant les processus et phénomènes liés à la dynamique fluviale.

Depuis sa première parution en 1984, l'ouvrage s'est enrichi de plusieurs nouvelles sections, notamment un tout nouveau chapitre intitulé « Catchment



processes » portant sur des systèmes ou des modèles hydrologiques qui synthétisent l'ensemble des processus hydrologiques allant du captage et de la circulation, aux inputs et aux outputs, afin de modéliser ou de représenter leur mode de fonctionnement. Il s'est ajouté également plusieurs figures, tableaux et photographies illustrant différentes formes ou phénomènes fluviaux observés dans différentes régions du monde. Cette deuxième édition reprend l'essentiel des éléments déjà publiés, mais en y ajoutant toutefois de nouveaux exemples, de nouvelles équations mathématiques et de nouvelles illustrations qui facilitent la compréhension des modèles théoriques. Sur le fond, l'ouvrage couvre l'ensemble des sujets généralement traités en hydrologie, soit la configuration et la densité des réseaux hydrographiques, les modes de transport, l'érosion des rives ou du lit de la rivière, l'emplacement préférentiel des zones de sédimentation, la mécanique des fluides, l'énergie et la circulation des eaux ou encore les vitesses d'écoulement et les débits. En ce sens, il constitue un excellent livre de référence pour se familiariser avec les diverses notions et principes liés à ce domaine scientifique ou pour les approfondir. Soulignons également le souci qu'apporte l'auteur à distinguer les approches empiriques et théoriques dans l'explication des systèmes fluviaux. Si l'approche empirique permet de constituer des données de base pour l'analyse des cours d'eau, notamment en ce qui concerne les interrelations entre diverses variables, l'approche théorique permet de formuler des modèles mathématiques qui rendent compte de la complexité des régimes hydrauliques (charge sédimentaire, érosion/sédimentation, vitesse d'écoulement, fluctuations des niveaux d'eau, etc.). En fait, on peut dire que les approches inductives et déductives sont indissociables pour comprendre la dynamique et le mode de fonctionnement des systèmes fluviaux.

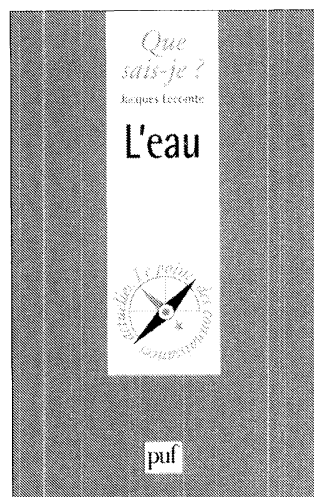
Une des grandes qualités de ce livre est d'illustrer par de nombreux exemples la diversité des systèmes hydrographiques et leur mode de fonctionnement en choisissant des régions aux climats contrastés. On peut ainsi comparer le régime fluvial de rivières ou de cours d'eau qui évoluent dans des zones climatiques aussi différentes que celles que l'on trouve en Australie, au Canada, au Colorado, en Alaska, en Asie ou en Europe. Il faut souligner également le fait que l'auteur aborde très souvent l'étude des rivières et des cours d'eau dans leur cadre géographique, en tenant compte notamment des variables biophysiques du milieu (nature des matériaux, végétation, relief ou topographie, etc.) et des formes d'aménagement ou des modifications anthropiques réalisées le long des cours d'eau (digues, barrages, canalisation, etc.). Cela rend l'ouvrage d'autant plus intéressant que les géographes de toutes « tendances » y trouveront leur compte. On peut apprécier également le dernier chapitre qui traite de l'évolution des cours d'eau à travers le temps, considérant que ces changements sont en partie attribuables aux variations climatiques et, plus récemment, aux activités humaines qui modifient progressivement les conditions naturelles des rivières. On comprend alors que ce sont des systèmes en continuelle évolution, façonnés non seulement par des processus naturels (vagues, courants, glaces, etc.), mais aussi par des actions anthropiques qui participent à la dynamique du régime fluvial et la modifient. Ces modifications peuvent se traduire par un cumul de phénomènes, notamment l'augmentation des charges sédimentaires, l'intensification de l'érosion, le niveau plus élevé des eaux d'une rivière ou encore la modification de son lit. On se rend également compte que l'artificialisation des berges, la déforestation progressive

des bandes riveraines, l'occupation des terres agricoles en bordure des rives, l'installation de digues ou de barrages sont des facteurs qui contribuent à modifier, peu à peu ou brusquement, le régime fluvial des rivières et ainsi à créer des conditions propices aux inondations et aux débordements des rivières actuelles. Cela n'est pas sans nous rappeler les inondations du Saguenay en 1996, qui ont causé des dommages considérables. Catastrophe naturelle sans doute, mais accentuée par la mauvaise gestion de la rivière et de ses affluents et par les modifications constantes apportées au régime de la rivière depuis le début du siècle. Les cours d'eau et rivières constituent, comme nous le rappelle judicieusement l'auteur, autant une menace qu'une ressource pour les populations humaines. On pourrait ajouter qu'ils sont des milieux biogéographiques, voire des paysages humanisés parmi les plus évocateurs de toute civilisation. L'approfondissement du champ de connaissances menant à une gestion durable des rives et des cours d'eau ne peut être tenu que pour utile et essentiel.

Diane Saint-Laurent
Département de géographie
Université du Québec à Montréal

LECOMTE, Jacques (1998) *L'eau*. Paris, PUF (Coll. « Que sais-je? »), 126 p. (ISBN 2-13-049110-3)

L'eau, toute l'eau, depuis la masse des océans jusqu'au robinet de votre salle de bain en passant par la mer d'Aral, la navigation fluviale et l'eutrophisation des cours d'eau. Le tout en 120 pages, introduction et conclusions (*sic*) comprises. Est-ce possible? Si le lecteur répond par la négative, il ne sera pas déçu en feuilletant l'ouvrage que M. Lecomte consacre à cette vaste question. Comment au demeurant la chose est-elle possible? De la façon la plus simpliste qui soit, c'est-à-dire en juxtaposant — dans un ordre au demeurant logique — un maximum d'affirmations confortées par des données chiffrées plus abondantes que scientifiquement argumentées. Comme cela ne suffit pas, l'auteur ouvre chaque développement par un propos d'ampleur planétaire, avant de glisser en toute hâte vers les horizons plus restreints de la France ou de petites régions françaises comme la plaine du Forez ou le barrage de Maisons-Rouges (20 mètres de haut, mais une page entière) que le lecteur canadien pourra ignorer sans inconvénient majeur (à noter qu'il ne sera question ni de la Grande ni de la Baie James ni d'autres réalisations également mineures). Une exception toutefois, la mer d'Aral (expérience vécue oblige), qui se voit attribuer près de six pages. Ressort, au final, une certaine impression de déséquilibre. Pour le reste, le passage incessant d'un développement bref à un autre développement non moins



bref, mais enrichi de quelque digression, laisse l'impression d'une pensée sautillante qui parle de tout sans traiter de rien.

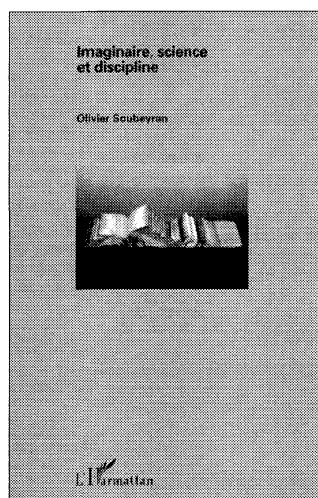
Au plan stylistique, les exigences de la concision passent par la juxtaposition de paragraphes qui excèdent parfois trois lignes, mais peuvent se limiter à deux, ce qui facilite une lecture par psalmodie grégorienne ou par rap selon les inclinations du lecteur. Ne parlons pas des erreurs de syntaxe. Bref, voilà un ouvrage qu'on peut ne pas lire. Reste à savoir pourquoi et comment un scientifique de qualité s'est fourvoyé dans une telle entreprise.

Jacques Bethemont
Laboratoire de Géographie Rhodanienne
Lyon

SOUBEYRAN, Olivier (1997) *Imaginaire, science et discipline*. Paris, L'Harmattan (Coll. « Géographie et liberté »), 482 p. (ISBN 2-7384-3821-0)

Existe-t-il un imaginaire géographique qui, selon les termes d'Olivier Soubeyran, correspondrait à un lieu d'argumentation (p. 288), et permettrait l'institution de représentations collectives dont les fondements seraient partagés de manière tacite par les membres de la communauté géographique (pp. 217-218)? L'institution scientifique fabrique ainsi un paradigme, fait de théories, de méthodes ou d'approches, sur lequel ses représentants fondent leur légitimité. L'imaginaire disciplinaire (ou géographique) a pris sa forme contemporaine, avec l'école française, comprise comme emblématique de la géographie classique, alors que la géographie accède au rang de discipline universitaire. Soubeyran réinvestit ainsi la scène de la construction de l'école française de géographie, situant les différents acteurs qui furent les élèves et les successeurs de Vidal de la Blache, détectant leur position respective dans la construction de l'école et de son paradigme, pour finalement mettre en lumière l'imagination scientifique à l'état pur des pères de la géographie française.

L'ouvrage impose par sa taille, près de 500 pages, découpées en trois parties : l'éviction de la géographie coloniale et la construction du paradigme vidalien; l'analyse des quatre histoires de la géographie, soit celles de Febvre, de Claval, de Meynier et de Berdoulay, qui se penchent sur la mise en place du paradigme vidalien; le décryptage des fondements naturalistes de la géographie humaine, notamment des influences darwiniennes et néo-lamarckistes. Il n'est pas d'accès facile, tant le propos est dense et l'écriture parfois opaque, mais l'intérêt ne se dément pas. Les géographes soucieux de retracer les fondements de leur discipline



y trouveront un ouvrage passionnant, dont le style hésite entre l'analyse critique, voire épistémocritique, et la narration historique. D'ailleurs les deux approches, historique et critique, se confondent souvent. Le ton prend souvent une allure épique — ce qui n'est pas sans éveiller la curiosité — faisant en sorte que l'essai se lit comme un roman, comme le veut l'adage, car nous assistons à la bataille des *Annales*, alors que Gallois va porter l'estocade (p. 134) et que Dubois livrera sa dernière joute (p. 175). Un léger agacement affleure parfois lorsqu'un ton polémique couvre un argument plus épistémologique. D'ailleurs, il arrive que l'on se demande, en parcourant de longues citations qui se superposent aux descriptions emportées de la bataille des *Annales*, si Soubeyran ne surinterprète pas un petit peu les articles des *Annales* qu'il dépèce avec minutie. Il faut dire que le corpus sous étude n'est pas des plus volumineux, soit les premiers numéros des *Annales de Géographie*, essentiellement du numéro inaugural, en 1891, que Soubeyran décortique de manière systématique, à ceux de 1894, année où Marcel Dubois rendit sa dernière contribution à la revue. Certes, la bibliographie est beaucoup plus vaste, mais d'une certaine manière l'analyse tient pour l'essentiel à une douzaine de numéros de la revue. Cela ne mérite aucun reproche tant le travail de lecture est profond et tant l'auteur prend des risques, car il est toujours hasardeux de tenter des interprétations novatrices. À cet égard, le livre est novateur puisqu'il offre une lecture renouvelée de la fondation de l'école française. Il complète à merveille l'étude devenue classique de Vincent Berdoulay (1981).

L'apport innovateur de l'ouvrage tient certainement à cette relecture de la fondation de l'école française prenant la géographie coloniale comme point de départ. Premier constat, le fait colonial domine le corpus géographique de cette fin du 19^e siècle avant d'être occulté par les tenants de la géographie régionale. Cette géographie coloniale, dont le chef de file est Marcel Dubois, apparaît, pour un temps, comme une des pièces centrales de la géographie française en gestation, pendant que la géographie accède au statut de discipline universitaire, à l'École normale supérieure et à la Sorbonne, avant de s'étendre à d'autres universités. Elle apparaît comme telle dans les premiers numéros des *Annales*, qui naît sous la codirection de Vidal et de Dubois. O. Soubeyran montre alors que les positions ne sont pas encore fixées en 1891. La géographie coloniale offre une alternative forte devant les difficultés de la géographie régionale : Dubois prétend que le rôle de la nature est indéterminé et varie selon les époques, que la nature est un produit social et que le premier problème scientifique auquel les géographes sont confrontés est celui de comprendre le changement (technique, politique, économique). Comprendre le changement certes, mais il s'agit aussi de poser l'action humaine au centre de l'analyse. C'est pourquoi l'approche se veut expérimentale. Dès lors, si l'on suit le propos d'O. Soubeyran, Dubois conçoit une géographie universelle et scientifique, sortie de la conception européenne, au demeurant chauvine, capable de rendre compte de tous les continents, pour accéder au rang de science, constituée d'un contenu généralisable. La géographie de Dubois répond ainsi aux défis de la modernité, car elle se veut science des transformations, mais dépouillée de son unité fondamentale : la géographie physique perd son rôle explicatif des formes d'occupation du territoire et des genres de vie. À l'opposé, la géographie de Gallois, et non pas de Vidal, s'appuie davantage sur une conception naturaliste, car la nature du sol, plus encore la géologie, sert de trame explicative aux répartitions des faits sociaux sur la Terre. « Le parti géologique » de Gallois, pour reprendre l'expression

d'O. Soubeyran, ressemble alors à un pari perdu, celui de maintenir l'unité de la géographie, dans une perspective davantage idiographique que nomothétique, utile pour observer la répartition des faits humains qui existent déjà, répugnant autant à prédire qu'à chercher des lois ou règles généralisables, peu ou prou adaptée aux réalités des sociétés urbaines et industrielles, confinée à l'Europe.

Dès lors, jusqu'aux années soixante, les histoires de la géographie confortent la thèse gagnante, celle de la géographie régionale, toutes oubliées de Dubois et de sa géographie coloniale. Le voile serait à peine levé par Claval avec son *Essai sur l'évolution de la géographie humaine* (1964), qui demeure une référence obligée, puis déchirée par Berdoulay dans son chapitre intitulé « Le mouvement colonial ». La thèse de l'occultation est séduisante, mais elle n'explique pas tout et on aurait souhaité qu'O. Soubeyran explore davantage le contenu des propositions duboisiennes, notamment en incluant son livre le plus connu, *Systèmes coloniaux* (1888), de façon à pointer autant les faiblesses que les forces. Car, est-il possible que la bataille des *Annales* ait été perdue, du moins en partie, non pas tant à cause de la polarisation des idées de Dubois et de Gallois, mais bien à cause de certaines des faiblesses de la géographie coloniale ? Par contre, il est certain que l'idée de faire de la géographie coloniale une alternative aménagiste, comprise dans un esprit moderne, pétrie de prospective, ouvre la porte à une compréhension élargie de la géographie : l'expression de l'institution géographique universitaire hexagonale a peut-être été parallèle à celle d'une géographie tournée vers l'action, aménagiste et dont le territoire d'action était le domaine colonial. On peut alors penser que les tenants d'une géographie aménagiste, exclus pour longtemps du corps de la géographie universitaire, œuvreront dans les ministères et les firmes conseils.

Le dernière partie éclaire les fondements de la géographie vidalienne, à tout le moins ses bases naturalistes, baignées de néo-lamarckisme, tenant le darwinisme à distance sans l'oblitérer complètement. Alors que Vidal publie peu dans les *Annales*, celui-ci poursuit un travail de démarquage disciplinaire. Et, selon Soubeyran, il s'applique à maintenir l'unité de la géographie, avec l'objectif de situer les conditions géographiques des faits sociaux, dans une perspective évolutionniste. Car, les géographes ont appris à se méfier des thèses de Darwin, déterministes et mécanistes pour les uns, chaotiques pour les autres. Finalement, l'épistémologie vidalienne serait un compromis, sinon un accord tacite, entre des apports darwiniens et néo-lamarckistes, qui fixent les rapports homme / sol au centre de la problématique géographique. Vidal annonce pourtant dans ses *Fondements de la géographie humaine* que la circulation, l'industrie et les villes sont les questions de l'heure, même si la géographie vidalienne sera de type rétrospectiviste, faisant fi des intuitions du maître.

Le livre d'O. Soubeyran montre que le travail de création d'un imaginaire disciplinaire n'est pas un fait désincarné puisqu'il cache, derrière l'entité globale et abstraite qu'est l'école française, des stratégies, des conceptions et des hésitations différentes selon les acteurs. À ce propos, il serait peut-être approprié de parler également d'imagination géographique, tout comme C. Wright Mills (1977) parlait d'imagination sociologique, dont la fonction première était de comprendre le théâtre élargi de l'histoire sur lequel interagissent les individus, porteurs de significations diverses, mais finalement tournés vers des enjeux collectifs. L'imagination sociologique permet d'opérer le passage entre les épreuves personnelles et les enjeux

collectifs de la structure sociale. Elle est le fait d'intellectuels, de journalistes, d'universitaires qui, au fond, possèdent cette faculté d'interpréter le réel et d'en révéler les significations profondes. Dans son ouvrage, O. Soubeyran dévoile le rôle des uns et des autres dans la programmation du projet géographique : il ausculte ainsi la part de l'imaginaire.

Le livre refermé, le récit de la bataille des *Annales* clos, les interprétations paraissent encore ouvertes tant nous ne sommes pas certains d'en avoir saisi toute la portée.

Gilles Sénécal
INRS-Urbanisation
Montréal

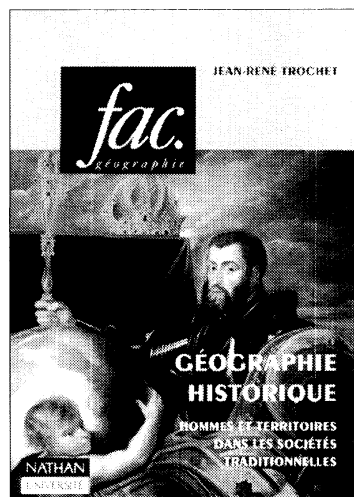
RÉFÉRENCES :

- BERDOULAY, Vincent (1981) *La formation de l'école française de géographie (1870-1914)*. Paris, Bibliothèque Nationale, (C.T.H.S.).
CLAVAL, Paul (1976) *Essai sur l'évolution de la géographie humaine*. Paris, Les Belles Lettres, © 1964, 201 p.
DUBOIS, Marcel (1888) *Systèmes coloniaux*.
WRIGHT MILLS, C. (1977) *L'imagination sociologique*. Paris, Maspéro, trad. de l'anglais, © 1967, 229 p.

TROCHET, Jean-René (1998) *Géographie historique. Hommes et territoires dans les sociétés traditionnelles*. Paris, Nathan (Coll. « fac.géographie »), 251 p. (ISBN 2-09-29044-4)

This is an innovative and methodologically thought provoking book. As an endeavour in historical geography, Jean-René Trochet's *Géographie historique. Hommes et territoires dans les sociétés traditionnelles* is admirable in its attempt to study and draw parallels and comparisons in the development of relations between humans and territories in traditional societies across a wide swath in time and space — Europe, Africa, Asia, and the Americas, from early tribal societies to the rise of the nation state and modern society.

And yet, while the book deals with issues of time and space — two of the three principal concepts in which the discipline of historical geography is grounded, it is disturbing that the writing shows a significant lack of attention to the third crucial ingredient of historical geography. In this book, in order to simultaneously see and comprehend change both historically and geographically — the third ingredient



of historical geography — one must be extremely patient and wade through considerable materials. Historical and geographical change is illustrated, not in the space of pages, but only over many chapters.

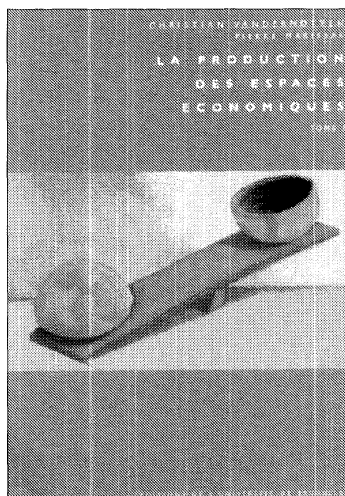
Innovative and multidisciplinary approaches to the changing landscapes of the past are characteristic of contemporary historical geography, and in this case the author attempts to combine a geographical perspective with an ethnological understanding of the past. The strength of the book is in its attempt to synthesise existing literature on early “traditional” societies and their familial, political, economic, and religious organisation of the landscape. The writing begins with early tribal societies and traces its way to the great city states, the rise of empires, the formative role of religions like Christianity and Islam in organising the landscape, and the birth of the nation state. However, there is little original research to be found in the writing or maps which have been reproduced. The strength of the analysis lies in the attempt to broadly synthesise and show the changing and developing means by which humans have attempted to control and organise the landscape throughout history.

Unfortunately, the secondary literature relied upon by the author, while topically broad and recent in covering a wide array of societies in the Old and New Worlds, is methodologically circumscribed. The writing relies mainly on a few notable works in historical geography, like that of Paul Vidal de la Blanche at the turn of the last century, for its understanding of what actually constitutes historical geography today. Contemporary historical geography is broad in the manner of its development and international support. It is unfortunate, then, that the renowned writings of historical geographers like Carl Sauer, who dealt with issues of ethnicity and cultural transformation of landscapes, is absent. The cross-sectional analysis of landscape changes so well illustrated in the work of H. C. Darby and Andrew Hill Clark is ignored. While the contemporary writings of historical geographers like Serge Courville, who deal with the changing time and spatial meaning of traditionalism and modernity, are not to be found.

It is ultimately a challenging book recommended for mature students and scholars. One finds in the writing broad cultural comparisons over centuries of time and continents of space. But, perhaps for that very reason, it is ambitious and thought provoking. In this broad synthesis, Trochet is able to find noteworthy parallels and differences in landscape organisation between Asia, Europe, Africa, and the Americas. Today, when “traditional” ways of organising the landscape are resurfacing in places like Russia and Yugoslavia, and old and new national states are rising and falling, such a book provides significant insight into the changing human organisation of the landscape over the millennia.

Matthew G. Hatvany
Laboratoire de Géographie historique
Université Laval, Québec

VANDERMOTTEN, Christian et MARISSAL, Pierre (1998) *La production des espaces économiques, Tome 1*. Bruxelles, Université libre de Bruxelles, 323 p. (ISBN 2-8004-1186-4)



Comment rendre compte de l'espace de la production des biens et services, de l'espace des flux, des facteurs de production... quand on sait que « tout espace est la résultante d'une multiplicité infinie de systèmes en interrelation à différentes échelles... », dotés d'une « logique de reproduction et d'évolution partiellement autonome? » En termes plus directs, comment faire une bonne géographie économique de notre monde complexe? Assurément pas en se contentant de minutieuses descriptions régionales, pas plus d'ailleurs qu'en s'abritant sous le parapluie de quelques « lois déductives, abstraites, intemporelles » répondent Christian Vandermotten et Pierre Marissal de l'Université libre de Bruxelles. Le titre choisi — la production des espaces économiques —, et le patronage revendiqué — de Lipietz et Wallerstein —, annoncent sans ambiguïté une approche radicale qui place en premier plan les rapports sociaux de production et le déploiement dans le temps long du mode de production dominant, le capitalisme.

Il faut d'abord un état des lieux; les auteurs nous proposent une étude de la répartition de la richesse. Le premier chapitre tente de la mesurer de façon aussi précise que possible en dépassant les outils habituels de la comptabilité économique, qui sont bien imparfaits. Ainsi, la mesure des niveaux de vie ne peut reposer sur le seul produit, mais doit mettre en perspective les conditions de la répartition entre investissement et consommation; en outre, les mesures nationales masquent de considérables inégalités régionales. Les indices de développement humain sont convoqués, ainsi que la périlleuse mise en relation de la consommation et du bonheur. Globalement, le chapitre met en lumière une opposition centre-périphérie dans une économie mondialisée, opposition qui structure l'ouvrage.

Le premier volume qui nous est livré est consacré aux pays développés d'Europe. Mais un gros chapitre est d'abord dévolu aux structures économiques des grands pays développés et aux étapes de la mise en place du développement. Il s'agit d'une reconstitution spatialisée de l'essor du capitalisme, rythmée par les ondes longues de Kondratieff. Les chapitres suivants proposent un approfondissement : la Belgique, tout d'abord, que l'on suit en 80 pages du proto-industriel flamand jusqu'au capitalisme flexible; puis, l'Europe occidentale que l'on parcourt en 100 pages suivant un itinéraire identique.

D'aucuns trouveront que les auteurs se sont singulièrement simplifié la tâche en plaçant sous un chapeau assez réduit un considérable assemblage d'études régionales; il convient de ne pas juger trop vite; le second volume annonce en effet

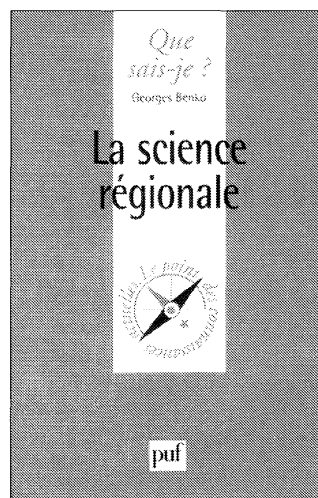
un examen de la périphérie, une étude des modalités d'articulation au centre, et pour terminer une analyse des firmes et des flux structurant l'espace mondialisé : on pourra alors mesurer la capacité globale de saisie et d'appréciation de l'ouvrage. En revanche, on regrettera que l'introduction sacrifie à la langue de bois des universitaires; il serait dommage que cet avant-propos épistémologique décourage le lecteur d'aller plus avant : le livre est en effet une mine d'informations, de données, de cartes, de références, de cas précis... qui fondent son utilité.

Claude Manzagol
Département de géographie
Université de Montréal

BENKO, Georges (1998) *La science régionale*. Paris, PUF
(Coll. « Que sais-je ? », n° 3355), 125 p. (ISBN 2-13-049274-6)

Cet ouvrage est un petit bijou. En 125 pages, Georges Benko réussit à faire le tour de ce qu'on appelle aujourd'hui la science régionale, domaine d'études au confluent de l'économie et de la géographie humaine. Rédigé dans un langage accessible, ce petit livre s'inscrit dans la bonne tradition des « Que sais-je ? ». Benko présente des concepts souvent fort complexes sans avoir recours, sauf exception, à des formules mathématiques. Ce n'est pas un mince exploit. On trouve tout dans ce petit livre, vraiment tout, ce qui touche de près ou de loin à la tradition intellectuelle de la science régionale : localisation industrielle, économie spatiale, développement régional, hiérarchies urbaines, école de la régulation, districts industriels, utilisation du sol urbain, innovation et milieu, etc. J'ai essayé, sans succès, de trouver un domaine que Benko aurait oublié. Tous les grands auteurs que l'on peut situer dans la tradition de la science régionale y sont, tant anglo-saxons, allemands que francophones : Alonso, Isard, Hoover, Christaller, Von Thünen, Weber, Aydalot, Bailly, Perrin, etc. Benko n'oublie pas, non plus, de signaler les contributions de régionalistes québécois comme W. J. Coffey, S. Côté et M.-U. Proulx (et même l'auteur de ces lignes). On y trouve une liste complète, fort utile, de toutes les revues, en langue anglaise ou française (37 en tout), qui s'inscrivent dans la tradition de la science régionale, comme la *Revue d'économie régionale et urbaine* et la *Revue canadienne des sciences régionales*.

L'une des qualités de l'ouvrage réside dans sa perspective historique. L'histoire de la science régionale, racontée par G. Benko, ne commence pas par la fondation en 1954 de la *Regional Science Association (RSA)* par Isard, mais débute bien avant, avant que cette « discipline » ne porte un nom. Dans le chapitre II (« Espace et économie : avant la science régionale »), Benko trace l'évolution de la pensée,



commençant par Montchrétien (1576-1621), un des premiers à étudier les avantages de la spécialisation interrégionale, et Petty (1623-1687), précurseur du concept des économies d'agglomération, pour aboutir, trois siècles plus tard, aux ouvrages de Lösch (1940 : premier modèle d'équilibre économique spatiale) et de Zipf (1949 : loi rang-taille des villes). Le chapitre III porte sur les quarante ans qui suivent la fondation de la RSA. Le chapitre IV traite des divers modèles et techniques : multiplicateurs régionaux, tableaux *input-output*, etc. Le chapitre V se termine sur les travaux les plus récents, en laissant une large place aux débats sur la mondialisation, la nouvelle division internationale du travail et le concept de développement local.

Deux ombres (mineures) viennent assombrir le tableau. L'auteur colle parfois un peu trop, à mon goût, à un langage sectaire, proche des chercheurs qui affectionnent des termes comme « fordisme » et « post-fordisme » (concepts que je n'aime pas tellement), mais Benko a bien le droit à ses préférences. L'énumération des grands moments dans l'histoire de la science régionale (pp. 83-87), fort utile par ailleurs, me paraît incomplète et trop franco-française. Je veux bien qu'on liste tous les lauréats du prix « Vautrin Lud » de géographie, mais pourquoi n'y trouve-t-on aucune mention des prix en science régionale décernés par la RSA ou son successeur la *RSA International*. Cependant, ces quelques ombres n'enlèvent rien à la valeur globale de l'ouvrage. Un *must* pour ceux et celles qui s'interrogent sur cette drôle de science.

Mario Polèse
INRS-Urbanisation
Montréal

JULIEN, Pierre-André (1997) *Le développement régional. Comment multiplier les Beauce au Québec*. Sainte-Foy, Les éditions de l'Institut québécois de recherche sur la culture (Coll. « Diagnostic »), 142 p. (ISBN 2-89224-274-6)

Le développement régional et local est un sujet d'actualité qui donne lieu à de nombreux écrits depuis une vingtaine d'années. Cette problématique multidisciplinaire intéresse autant les divers spécialistes — économistes, géographes, sociologues, etc. — que les intervenants économiques et politiques. Cet intérêt est fort pertinent car il s'agit de travailler à l'amélioration des conditions de vie des populations au sein de différentes régions marquées par les disparités socio-économiques.

